

Noë-Antoine-François PUAUX

Jean CALVIN

Sa vie, son œuvre

*Ouvrage réédité
à l'occasion de l'Année Calvin 2009.*

Durand-Peyroles
2009



Calvin.

Chapitre premier.

Naissance de Calvin, – Son père le destine à l'Église, – Premières études du jeune Calvin. – Il fait l'admiration de ses maîtres. – Son père se décide à lui faire étudier le droit. – Calvin à Orléans et à Bourges. – Sa conversion.

Jehan Calvin naquit le 16 juillet 1509, à Noyon, en Picardie ; son père, Gérard Chauvin ou Cauvin, dans le dialecte picard, n'était pas un tonnelier, comme quelques écrivains l'ont cru ; il avait exercé successivement les emplois de notaire apostolique, de procureur fiscal du comté, de secrétaire de l'évêché et de promoteur du chapitre ; c'était un homme de bon conseil, bien entendu en affaires, mais dur et sévère. Sa femme, Jeanne Lefranc, qui était dévote et singulièrement attachée aux cérémonies les plus minutieuses de son culte, éleva son fils dans des habitudes de piété.

Dès son enfance, le jeune Calvin fut destiné à la prêtrise, le seul moyen alors pour les roturiers de sortir de leur obscurité. Son père, qui avait gagné l'estime et la confiance d'un noble gentilhomme, le seigneur de Mommor, obtint qu'il fut élevé avec ses fils. Jehan fit des progrès rapides et attira sur lui l'attention de Charles de Hangest, évêque de Noyon, et parent du seigneur de Mommor ; quand les fils de ce dernier allèrent à Paris continuer leurs études au collège de la Marche, Jehan obtint, par la protection du prélat, l'honneur de les accompagner.

Le collège de la Marche comptait alors parmi ses professeurs un homme très distingué ; on l'appelait Mathurin Cordier ; il était né, en 1475, en Normandie, et avait abandonné la cure de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Rouen, pour suivre ses goûts, qui le portaient invinciblement vers

l'enseignement. Cet homme, aussi instruit que modeste, aimait la jeunesse, et trouvait son bonheur à développer en elle le goût des études et l'amour du devoir. Ce ne fut pas sans étonnement que ses élèves le virent un jour abandonner sa classe de première pour devenir humble régent de quatrième. Il avait remarqué qu'en instruisant mal les enfants dans les éléments de grammaire, on nuisait singulièrement à leurs études. L'honnête Mathurin Cordier, en s'abaissant volontairement, s'élevait.

Cet homme éminent distingua le fils de Gérard Cauvin ; sa physionomie intelligente le frappa, et il fut étonné de trouver en lui une pénétration d'esprit au-dessus de son âge ; il s'attacha à son élève, et développa, par son enseignement simple, clair, profond, méthodique, attrayant, les admirables facultés dont Dieu avait doué cet enfant prédestiné. Il avait une mémoire prodigieuse et sûre, le désir de tout connaître, une aptitude à tout saisir, une facilité de travail qui n'était égalée que par son ardeur. Il n'était enfant que par les années, et de lui on peut dire qu'il n'eut pas de jeunesse, tant il était grave, sérieux, réfléchi. L'élève et le maître se lièrent d'une amitié qui dura autant que leur vie ; et quand plus tard Calvin devint le premier savant de son siècle, il se plaisait à dire qu'il devait à Cordier tous les progrès qu'il avait faits dans des sciences plus relevées. « Si la postérité, ajoutait-il, retire quelques fruits de mes ouvrages, qu'elle sache que c'est à lui qu'elle les doit en partie. »

Calvin se sépara de son maître avec regret et alla continuer ses études au collège de Montaigu⁽¹⁾. Là, Dieu lui réservait pour professeur un savant espagnol, qui continua, avec un grand succès, l'œuvre que Cordier avait si bien

1. Il y avait à Paris plusieurs collèges qui portaient chacun le nom de l'une des villes du royaume.

commencée ; « et comme l'enfant, dit Théodore de Bèze, avait un esprit merveilleux, il avança si fort dans l'étude qu'en peu de temps on le fit monter en philosophie. » Le premier parmi ses compagnons d'étude, par son intelligence et son savoir, il l'était aussi par sa conduite. De très bonne heure il montra un goût décidé pour la piété et une grande horreur pour le vice ; aussi censurait-il vivement ses condisciples qui se conduisaient mal, et s'il se fit haïr de quelques-uns, un grand nombre l'estima ; les bons témoignages que son père recevait de sa conduite et de ses progrès, le confirmèrent dans la pensée qu'il ne s'était pas trompé sur sa vocation, quand, dès ses plus jeunes années, il l'avait destiné à l'Église. En homme prévoyant, il le fit pourvoir d'un bénéfice en l'église-cathédrale de Noyon, et plus tard, de la cure de Pont-l'Évêque. C'est là que Calvin, bien qu'il n'eût reçu aucun ordre, fit plus tard diverses prédications devant le peuple.

L'écolier continuait ses études et se préparait à entrer dans les ordres, quand son père se décida subitement à lui faire étudier le droit, « attendu que c'était le plus assuré moyen pour acquérir richesses et honneurs. »

Calvin obéit à son père plus encore par conviction que par soumission ; il avait pour parent Pierre-Robert Olivetan, le pieux traducteur de la Bible, avec lequel il avait médité les livres sacrés, et leur lecture avait fait naître dans son esprit des doutes sur l'infaillibilité de son Église, doutes qui, en se fortifiant, lui donnèrent plus tard l'idée de renoncer à sa communion. Il quitta donc la théologie pour la jurisprudence, et se rendit à Orléans, où il eut pour professeur Pierre de l'Étoile, le plus renommé jurisconsulte français de cette époque. Ses progrès furent tels que bientôt après son

arrivée, il fut regardé non comme un écolier, mais comme un maître. Un historien, grand ennemi de la Réforme, Florimond de Remond, dit de lui : « Il se distinguait entre tous ses condisciples par un esprit actif et une forte mémoire, avec une grande dextérité et une grande promptitude à recueillir les leçons et les propos, qui sortaient, en dispute, de la bouche de ses maîtres, qu'il couchait après par écrit, avec une merveilleuse facilité et beauté de langage, faisant paraître, à tous coups, plusieurs saillies et boutades d'un bel esprit. »

Ses professeurs, sans tenir compte de son âge, le chargèrent plusieurs fois de les remplacer, et ses condisciples étaient si émerveillés de son enseignement qu'ils en perdaient toute jalousie, car le jeune maître se faisait pardonner sa supériorité par sa modestie. Il fut, assure-t-on, appelé à donner son avis sur le divorce de Henri VIII, roi d'Angleterre, avec Catherine d'Aragon. À cette époque, on lui offrit gratuitement le grade de docteur en droit ; il le refusa.

L'étude du droit ne l'absorbait pas, il revenait toujours à sa chère Bible ; et de plus en plus pénétré de son contenu, il commença, sans s'en douter, son œuvre de réformateur. « Il avança merveilleusement à Orléans, dit Théodore de Bèze, le royaume de Dieu, en plusieurs villes, enseignant la vérité, non point avec un langage affecté, dont il a toujours été ennemi, mais avec telle profondeur de savoir, et telle et si solide gravité en son langage, qu'il n'y avait dès lors homme l'écoutant qui n'en fût ravi d'admiration. »

À cette époque, l'université de Bourges possédait un professeur italien nommé Alciat, l'un des plus savants jurisconsultes de son siècle ; le bruit de sa renommée donna au jeune Calvin le désir de devenir son disciple ; il se rendit

auprès de lui et accrut par son enseignement la somme déjà si grande de ses connaissances. Bourges avait aussi en Melchior Wolmar un professeur qui, à une grande science qu'il savait communiquer à ses élèves, joignait une piété vivante et éclairée ; il enseigna le grec à Calvin, qui se livra avec plus d'ardeur à l'étude des livres saints. Ses doutes sur l'infaillibilité de son Église le troublaient de plus en plus, et il commençait à croire qu'elle avait fait naufrage dans la foi ; « et quoiqu'il fût de son naturel moins fait au monde, ayant toujours aimé le loisir et l'ombre, et ne cherchant qu'à se tenir caché, » il fut tiré malgré lui de l'obscurité où il se plaisait et devint un propagateur des vérités chrétiennes. « Tous ceux, dit-il, qui témoignaient quelque désir de la pure doctrine venaient vers moi, bien que novice et apprenti ; » il gagna plusieurs personnes à la vérité, et notamment le seigneur de Lignères, « heureux de l'entendre prêcher quelque chose de nouveau. »⁽¹⁾

Nous voudrions avoir sur la conversion de Calvin, et par lui-même, des détails plus précis et plus circonstanciés, afin de le suivre pas à pas dans cette phase capitale de sa vie. Il n'aimait pas à parler de lui, et quand il le faisait, c'était comme saint Paul, parce que le devoir lui en était imposé « pour l'instruction et l'édification de l'Église ; » ce que nous pouvons dire à l'égard de sa conversion, c'est qu'elle n'eut pas les caractères de celle de Luther ; il dut renfermer en lui-même ces impressions qui nous intéressent si vivement, quand nous assistons au réveil spirituel de ce jeune moine de Wittemberg qui sera la grande lumière de son siècle. — La conversion de Calvin fut donc ce qu'elle devait être, en rapport avec sa nature calme et réfléchie ; mais il

1. Il ne faut pas oublier qu'à cette époque la prédication de l'Évangile était une nouveauté.

la dut, comme Luther, à la Sainte-Écriture ; c'est elle qui l'éclaira sur les erreurs de son Église, résolut ses doutes et fut sa force quand il rompit avec Rome ; c'est elle, enfin, qui fut jusqu'à son dernier soupir le rocher sur lequel il brava ses ennemis, et du haut duquel il les vainquit.

Comme Luther, Calvin chercha la paix de son âme dans les pratiques de son Église, et ne la trouva pas. « J'étais, dit-il, bien éloigné d'avoir ma conscience tranquille ; toutes les fois que je descendais en moi ou que j'élevais mon cœur à Dieu, une si extrême horreur me surprenait qu'il n'y avait purifications, ni satisfactions qui m'en pussent guérir. Et tant plus que je me considérais de près, tant plus rudes aiguillons pressaient ma conscience tellement qu'il ne me demeurait autre confort, sinon de me tromper moi-même en m'oubliant, mais Dieu eut pitié de moi. »

Pendant ce travail intérieur, sans lequel il n'y a pas de conversion réelle, Calvin connaissait déjà le grand dogme de la justification par la foi que Luther trouva tout seul dans la solitude de son couvent en face d'une Bible enchaînée ; mais la connaissance de ce dogme fondamental ne donne au pécheur la paix que si, pauvre péager, se frappant la poitrine de douleur, il s'écrie dans son angoisse : « Aie pitié de moi, ô Dieu ! » Or, Calvin était le pauvre péager, et Celui qui ne nous renvoie jamais à vide quand nous nous approchons de son trône de miséricorde, entendit la prière de l'étudiant de Bourges et l'exauça. « Quoique je fusse, nous dit-il, si obstinément adonné aux superstitions papales qu'il était bien mal aisé qu'on me pût tirer de ce borbier si profond, Dieu dompta et rangea mon cœur à docilité par une conversion subite. » ⁽¹⁾

1. Préface sur les Psaumes.

Le jour où il accepta le salut, par la foi, la Bible l'intéressa plus que ses livres de droit, ainsi qu'il nous l'apprend lui-même ; « ayant donc reçu, nous dit-il, quelque goût et connaissance de la vraie piété, je fus incontinent enflammé d'un si grand désir de profiter, qu'encore que je ne quit-tasse pas tout à fait les autres études, je m'y employais plus mollement. »

À Bourges, comme à Orléans, sans le vouloir, ni le désirer, Calvin fut un maître. Tous ceux qui étaient travaillés par le désir de se faire une opinion sur les sujets brûlants du jour, qui préoccupaient tant de nobles esprits et de belles intel-ligences, se réunissaient autour de lui pour lui demander des solutions à leurs doutes, quoique « il ne fit *quasi* que commencer lui-même. Il en était tout ébahi, et comme de son naturel il était un peu sauvage, honteux et ami de son repos et de sa tranquillité, il fuyait plutôt qu'il ne recherchait les occasions de se produire. » — Son désir de s'instruire était si vif « que loin de venir à bout de ses souhaits, toutes retraites et lieux à l'écart lui étaient comme écoles publiques ; » mais Dieu, qui avait besoin de lui pour le réveil de son Église, ne lui laissait ni trêve ni repos, et l'étudiant affermissait, par son enseignement, aussi édifiant que profond, le petit trou-peau chrétien qui s'était formé à Bourges ; de cette ville il rayonnait dans les environs et prêchait dans les bourgades et les châteaux : le seigneur de Lignères lui ouvrit les portes du sien. Un jour, en l'entendant prêcher, il dit : « Il me semble que M. Jehan Calvin prêche mieux que les moines et qu'il va rondement en besogne. »

Après quelque temps de séjour à Bourges, Calvin partit pour Paris.

Table des planches.

François I ^{er}	14
Renée de France.	33
Farel.	36
Froment	43
Viret.	60
Sadolet.	65
Luther.	67
Zwingle.	71
Hotman	84
Vermigli	97
Robert Estienne.	99
Marlorat.	101
Servet.	120
Théodore de Bèze.	148
Calvin.	160

Table des Chapitres.

Chapitre premier.	7
Chapitre II.	15
Chapitre III.	27
Chapitre IV.	37
Chapitre V.. . . .	45
Chapitre VI.	53
Chapitre VII.. . . .	61
Chapitre VIII.	75
Chapitre X.	95
Chapitre XI.	107
Chapitre XIII.	135
Chapitre XIV.	149
Chapitre XV.. . . .	161